

Dee, « marin de l'année 2007 » pour les Britanniques.



EN BATEAU AVEC DEE CAFFARI

HOULE, MA POULE!

En novembre, Dee Caffari sera l'une des trois femmes à prendre le départ du Vendée Globe Challenge. Et elle a ses chances !

Pour mieux connaître cette jeune louve de mer, Alix Girod de l'Ain est montée sur l'« Aviva » : un monocoque de 60 pieds sans salle de bains ni miroir. Et vogue la galère !

SA VIE, C'EST LA TEMPÊTE

« Où est la salle de bains ? » Silence dans le cockpit. « Et le lit, il est où le lit ? » Un bras désigne un genre de vieux filet accroché au mur, semblable aux rangements à bagages SNCF des années 70... Dans l'unique pièce du monocoque, il n'y a pas une chaise confortable, pas un coussin, pas une touche de déco. Rien que des loupottes électroniques qui font bip et du plastique dur. Et, en guise de baignoire, de lavabo et de toilettes, un seau. Mon hurlement a fait trembler les 60 pieds de la coque de l'« Aviva » : « Il faut sauver Dee Caffari ! » L'empêcher de passer plus de cent jours seule dans ce tas de carbone, sur la mer hostile. Parce que la mer, la vraie, celle des marins professionnels, qu'est-ce qu'elle est méchante ! Je le sais, j'en reviens. Ma mer à moi clapote doucement sous le soleil, elle sait caresser et rafraîchir tour à tour, c'est une amie, une mer d'enfance ou de vacances. En ce jour d'avril, à Cascais, Portugal, où Dee Caffari fignole les essayages de son nouveau bateau, la mer est grise, furieuse, avec des creux et des bosses, c'est une mer énervée, qui a envie d'en découdre. Une mer d'adultes et de compétition. Pourtant, avec son beau sourire tout blanc, Dee Caffari donne le change. Elle semble équilibrée, sereine, très contente d'être là. Ses confrères présents à ce voyage de presse organisé par le groupe d'assurances qui la sponsorise

envient son prochain départ pour la transat anglaise, à bord de son monocoque tout neuf. Pourtant, je le sens, je le sais, cette femme est en danger, il faut trouver le moyen de la garder à terre. Tandis qu'« Aviva » s'appête à appareiller, je me replie sur un tas de cordages (il y a deux kilomètres de ficelles

sur ce bateau de même pas vingt mètres de long, c'est absurde) et je rumine mes arguments en faveur d'une opération de grande envergure de type « Sauvons Dee Caffari ».

SA DOUCHE, C'EST LA PLUIE

La navigatrice ressemble à Céline Dion, en plus costaud et nettement moins « chanel-isée ». Ce n'est pas ça qui me gêne. Ce qui me gêne, c'est que la skippeuse sait très bien qu'un photographe de ELLE est présent à bord ce matin. Et, malgré ça, elle s'est présentée au port sans brushing ni maquillage, avec sur le dos une sorte de tenue de postier rembourrée partout, bleu et jaune, pleine de logos et de scratches, pas du tout cintrée à la taille. On me dit qu'en mer il fait froid, que le maquillage coule, que les bigoudis chauffants, avec le vent, ça tiendrait douze secondes... Foutaises ! Dee Caffari doit avoir un problème avec la féminité, la pauvre. Je lui demande ce qu'elle emporte en mer : make-up, crème de nuit, patchs contour de l'œil ? Elle éclate de rire et répond : « Une brosse à dents, de la crème solaire, du shampoing, c'est tout. Je profite de la pluie pour me laver. De toute manière, je suis seule, je ne risque pas de déranger quelqu'un. Si j'ai un miroir à bord ? Oui », et là, sous mes yeux agrandis d'horreur, elle sort une glace qui doit faire une petite moitié d'iPod Nano. Ma gorge se serre.

L'iode, ça donne
bonne mine !

SON CORPS, C'EST UN HÉROS

Le bateau vient de sortir de la marina, il y a beaucoup de mer et nous sommes toujours au moteur. Soudain, des bruits vraiment bizarres. Les cinq hommes d'équipage se redressent, sur le qui-vive. Dee Caffari, elle, s'est déjà jetée de tout son long sur le pont, la tête sous la coque. D'une poche de son pantalon, elle fait jaillir un couteau et cisaille un filet de pêche qui commençait à s'enrouler autour de l'hélice. Ça lui a pris cinq secondes et, à un moment, elle avait la moitié du corps hors du bateau, sans personne pour lui tenir les pieds ni rien. Quand elle range son couteau, soulagée, je remarque sa main. Ouh la, il lui manque un tiers du majeur gauche. Elle soupire : « Ça, c'était il y a six ans, une pouliche m'a coupé net une phalange pendant une manœuvre. J'étais contente parce que j'ai pu récupérer le morceau, mais le temps qu'on trouve un hôpital, à quelques centaines de miles, il n'était plus assez frais pour le recoudre. Tant pis. Mon doigt a un peu repoussé, c'est drôle le corps humain, non ? » Et elle se marre.

SON MOTEUR, C'EST SON MENTAL

Qu'est-ce qui peut bien pousser une prof d'éducation physique de Southampton, absolument pas formée à la voile, à prendre la mer, à 25 ans, alors que la plupart des marins naissent dans l'eau salée ? Peut-être une phrase de son père, lancée peu de temps avant sa mort : « Arrête de parler de tes rêves, ma fille. Agis. » Moins de dix ans plus tard, « le marin de l'année 2007 » coache une équipe de neuf personnes et a reçu d'Ellen MacArthur, la Sainte Vierge du marin contemporain, le compliment suivant : « Ce qu'a réalisé Dee Caffari est exceptionnel. » Ce qu'elle a réalisé ? Une première expérience en solitaire commencée le jour de son départ pour son tour du monde à l'envers, il y a deux ans. 171 jours dans le froid, la solitude, la peur, le manque de sommeil. Des dizaines d'icebergs, de baleines et, tout aussi dangereux, de conteneurs, frôlés au fil des voyages. Un démâtage dans l'Atlantique nord. Des kilos d'immonde bouffe lyophilisée au menu pendant des semaines, elle qui n'aime que les bonbons Haribo. Des comptes à rendre quotidiennement à son équipe qui, depuis l'autre bout du monde, surveille son alimentation et son sommeil. Je lui dis : « A bord, ça vous arrive de vous demander ce que vous faites là ? » Elle répond : « Sans arrêt. Mais je suis Anglaise, alors je me fais un thé et ça repart. » Dans le regard de cette fille, à

EN BATEAU AVEC DEE CAFFARI

cet instant, je me dis que, en plus du thé, un autre carburant doit l'aider à ne pas déclencher les balises de détresse au moment où 99 % des personnes sensées le feraient.

SON MEC, C'EST UN TRÉSOR

Les équipiers de Dee Caffari ont-ils été choisis sur casting ? C'est la question qu'on se pose en voyant les beaux gaillards blonds qui courent sur le bateau, attentifs à ses ordres. Déjà, avoir plein de marins autour d'elle, pour une femme qui court en solitaire, ça sent le foutage de gueule. Mais la skippeuse explique que chacun d'entre eux, hyper-spécialisé dans un domaine archi-pointu, est indispensable : Craig s'occupe de la coque en carbone, Martin des bouts, Dan des équipements technologiques, Joff du désalinisateur, que sais-je... Parmi tous ces hommes, il y en a un qui pose sur elle un regard particulièrement attentif. Et quel homme ! Harry, la petite trentaine, une bombe, partage la vie de la navigatrice depuis six ans. Mieux – ou pire ! – il est son plus proche collaborateur, celui qui, à l'autre bout du satellite, s'inquiète, l'encourage ou la console, c'est selon. Laisser son tel homme si longtemps sans femme ? Ce n'est pas raisonnable. Entre une performance sportive et des enjeux de survie d'un couple, que croyez-vous que le Dr Aga ait envie de privilégier ? « Non, Dee, ne pars pas ! » lui glissé-je, alors que son mec finit d'envoyer la trinquette, ses 185 cm de muscles secs offerts sur fond d'océan immense.

MA STAR, C'EST ELLE !

A ce stade du voyage, le vent souffle à 23 nœuds, et le bateau passe des creux de trois mètres. A la pluie qui tombe drue se mélangent des paquets d'eau de mer. Mes mèches raides de sel tapent durement contre mes yeux. Je suis la première stupéfaite de ne pas avoir mal au cœur, à croire que ça bouge trop pour que le corps ait le temps de comprendre ce qui se passe. C'est alors que j'entends la voix de Dee, franche et joyeuse : « Alix, viens barrer avec moi ! » Je rampe jusqu'à la roue et je me hisse péniblement. Une fois debout, les pieds posés bien à plat et la barre tenue fermement, il se passe une chose étrange. Il y a comme une énergie qui circule dans mon corps. Je sens le bateau, comme si j'en faisais partie. Dee m'encourage, avec son franglais délicieux : « A little bit à droite Alix, et maintenant, un petit peu to the left ! » Le plus léger mouvement fait glisser latéralement la proue sur les vagues. J'ai l'impression de voler. « Look les cadrans », me crie la skippeuse. Nous filons à 23,03 nœuds, la même vitesse que le vent. Dee Caffari fait le plus beau métier du monde.

A.G.A.

LES TROPHÉES DE LADY DEE

En France, on connaît peu celle qui a été élue marin de l'année en 2007 en Grande-Bretagne. Pourtant, l'Anglaise de 34 ans est la seule femme à ce jour à avoir bouclé un tour du monde en solitaire et à l'envers (i.e. : contre marées et vents dominants) en 2006 (la Française Maud Fontenay ayant, elle, réalisé un tour de l'hémisphère sud, une prouesse, certes, mais non homologuée comme tour du monde par le WSSRC,

organisme officiel des circumnavigateurs, qui exige que les concurrents passent l'équateur). Après la transat anglaise (départ le 11 mai), Dee Caffari sera l'une des deux seules filles à prendre le départ du mythique Vendée Globe Challenge en novembre à bord d'« Aviva », un monocoque de 60 pieds : lorsque Dee passera la ligne d'arrivée, début 2009, elle sera donc la première femme à avoir fait le tour du monde en solitaire dans les deux sens.